

Le fou furieux

Si la folie inquiète, l'analyse montre qu'elle est donc moins physiquement dangereuse que moralement menaçante et ce, d'autant plus que la raison se pense sans faille.

Le malade mental est une figure inquiétante. « *Inquiétante étrangeté* », écrivait Freud, désignant ainsi les expériences rappelant les traumatismes, les choses refoulées qui, au travers d'une ambiance diffuse, d'une analogie masquée, d'un symbole, unissent le plus familier au plus angoissant (1). Or le fou est précisément celui qui vit cette étrangeté de l'intérieur et en même temps nous la donne en spectacle comme sa norme, sa façon de vivre et de penser, révélant l'arbitraire, voire l'anormalité de nos propres manières. Aussi semble-t-il y avoir, au principe de la maladie mentale, un discours mettant en question l'évidence du monde commun, un discours nous séparant du fou que nous pourrions être, par l'incommunicabilité d'une expérience que nous ne pouvons partager.

LE MÉDICAL ET LE SOCIAL

La maladie mentale provoque donc chez les autres une forme d'angoisse qui tend à se fixer sur des épisodes violents qui, si exceptionnels soient-ils, semblent révéler son fonds mutique et insolent. En tant que maladie, la folie est définie comme affaiblissement de l'ordre subjectif, mais en tant qu'irrationalité, elle est perçue comme menace de l'ordre social, dont la fureur signale la vraie nature.. D'où une analyse à deux niveaux, médical et social, physiologique et normatif, qui renvoie à la vieille équivocité de la folie, à la fois dérèglement maladif et anormalité significative.

Tout d'abord, la dangerosité des malades mentaux est réputée par la plupart des études être inférieure à celle de la population générale, leurs violences étant souvent, de surcroît, dirigées contre eux-mêmes (2). Si une analyse différentielle montre une prévalence des comportements violents chez les patients souffrant de schizophrénie et de troubles de la personnalité par rapport au reste de la population (8 % contre 2 %) (2), il faut se

rappeler que la violence n'est pas générée par le sujet seul (qu'il soit malade ou non), mais aussi par une situation déclencheuse et un environnement. La violence des malades mentaux a des racines extérieures à la pathologie, comme les addictions, les problèmes familiaux ou plus largement sociaux. Rappelons que l'alcoolodépendance est source de plus de violence que tous les troubles psychiatriques réunis (2). L'intelligibilité de la violence est sociale avant tout.

Du coup, deuxième dimension d'analyse : la violence comme repoussoir de la normalisation sociale. Car en un sens, cette violence est peut-être d'abord celle de l'hospitalisation sans consentement, les malades mentaux étant les seuls que l'on soigne de force (3). C'est d'ailleurs l'occasion de trier les bons et les mauvais fous, les dociles et les récalcitrants, les gens temporairement hors service mais qui se soignent, et les rebelles qui s'opposent par principe à la rationalité sociale et à son soubassement coercitif, que Foucault appelait l'« *orthopédie morale* » (4). Violence à double sens qui n'est pas sans rappeler les bons et les mauvais pauvres, les travailleurs et les profiteurs, et plus généralement les « classes laborieuses-classes dangereuses » du début du XIX^e, où des conditions de travail inhumaines contribuaient à nourrir la criminalité endémique des grandes villes.

L'idée que la maladie mentale, à la fois déficience et dissidence, réclame un soin et un châtiment a pris forme à l'époque moderne, qui vit dans la folie le cœur caché de la normalité elle-même. Foucault montre comment, à la fin du Moyen-Âge, on est passé d'une peur de la mort comme limite de l'existence, à une peur de la folie comme le « déjà-là de la mort » : « *C'est toujours du néant de l'existence qu'il est question, mais ce néant n'est plus reconnu comme terme extérieur et final, à la fois menace et conclusion ; il est éprouvé de l'intérieur,*

comme la forme continue et constante de l'existence. » (5). Menace intérieure de la déraison qui culmine chez Freud quand il affirme que l'esprit « *n'est plus maître en sa propre maison* » (6). La folie se définit dès lors comme contraire à la raison, sous la figure du fou furieux : « *La "fureur" désigne très précisément une des formes de la folie [et] dit tout ensemble beaucoup plus et beaucoup moins ; elle fait allusion à toutes les formes de violence qui échappent à la définition rigoureuse du crime : ce qu'il vise, c'est une sorte de région indifférenciée du désordre – désordre de la conduite et du cœur, désordre de mœurs et de l'esprit – tout le domaine obscur d'une rage menaçante qui apparaît en deçà d'une condamnation possible* (7). »

NOTRE FRAGILE HUMANITÉ...

La folie est donc moins physiquement dangereuse que moralement menaçante et ce, d'autant plus que la raison se pense sans faille, avec pour nouveau modèle aujourd'hui l'intelligence artificielle, c'est-à-dire un pur calcul mécanique, dépouillé de tout enracinement vital dans le désir, les émotions, l'empathie, bref : les déraisons qui font notre fragile humanité.

**Guillaume Von Der Weid,
Professeur de philosophie**

1– Freud (Sigmund), *L'inquiétante étrangeté et autres essais, Essais, Folio, Gallimard, 1985.*

2– Gheorghiev (Charles), Raffay (Pierre), Montleau (Franck, de), « *Dangerosité et maladie mentale* », *L'information psychiatrique*, 2008/10, vol. 84, p. 941-947.

3– Dorvil (Henri) : « *La maladie comme problème social* », in *Les problèmes sociaux, École de service social de l'université de Laval*, vol. 39, n° 2. 1990, p. 47.

4– Foucault (M.), *Surveiller et punir*, Gallimard, 1995, p. 17.

5– Foucault (Michel), *Histoire de la folie à l'âge classique*, Pléiade, Gallimard, 2015, p. 23-24.

6– Freud (Sigmund), « *Une difficulté de la psychanalyse* », in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, op. cit., p. 186.

7– Foucault (Michel), op. cit. 2015, p. 131-132.